

 HOMÉLIE 180  
4 Febr 2018  
5 dimanche ordinaire  
Mc 1, 29-39

Nous continuons la lecture du récit de Marc commencé la semaine dernière comme une contemplation suivie d'une journée du Seigneur Jésus vécue à Capharnaïm. C'est la toute première journée du ministère de Jésus telle que l'évangéliste Marc nous la relate : il enseigne, il guérit les malades, il est proche et présent, il prie... Il est ici question de l'atti-

tude à avoir en face de la ma-<sup>2</sup>ladie. La première lecture du livre de Job est évidemment bien à sa place. En face de la souffrance quelle attitude avoir? À lire tout l'évangile, on peut être surpris du nombre de malades que Jésus guérit et rencontre sur son chemin. Il faut savoir qu'en son temps la maladie trouvait une sorte d'explication religieuse ou tout au moins une signification. Si bien que ceux qui guérissaient étaient liés de près ou de loin au culte religieux. La maladie est là, qu'on la refuse ou qu'on l'accepte. Aujourd'hui encore, telle ou telle maladie porte le sceau du secret. Un peu comme si le rapport maladie-péché persistait encore de nos jours. Pour Jésus ce rapport n'existe pas. Comment ne pas penser

à Job. Job est la figure de l'homme<sup>3</sup>  
une touche dans sa chair qui refuse la  
culpabilité que ses amis voudraient  
pourtant le voir endosser. La souffrance  
est telle parfois que l'homme atteint par  
elle ne trouve qu'inimitié dans la vie  
qui le porte : "Vraiment la vie de l'homme  
sur terre est une corvée..." Job, comme  
sans doute tout homme caché derrière son  
visage, espère un jour se relever :  
"Quand pourrai-je me relever ?" Si le  
désespoir peut exhaler le cœur de l'homme  
Dieu sait bien que la vie qu'il  
propose est plus forte que n'importe quelle  
mort. Et Job sera le grand vainqueur  
de par l'espérance qui l'habite.  
Dans l'évangile de ce jour Jésus re-  
prend la belle-mère de Simon - Pierre.  
"Elle s'est levée. La fièvre l'a quittée  
et elle les servait." Ce terme utilisé

ici par Marc pour signifier le <sup>4</sup>  
"relevent" de la belle-mère de Simon  
est le même que l'on retrouve au terme  
de l'évangile pour manifester la Résur-  
rection du Christ. Ainsi on peut com-  
prendre que pour Marc, ce qui compte ici  
au-delà de la guérison de cette femme  
aussi importante soit-elle, c'est le signal  
du relèvement du Christ pour la vie éter-  
nelle. L'évangéliste Marc nous conduit  
encore aujourd'hui cette merveilleuse page  
d'une guérison inattendue comme une  
parabole prophétique de ce que chacun  
debruit pouvait accepter. Il n'est certes  
pas question d'accueillir la maladie ou  
la souffrance il faut laisser Job les  
refuser en nous. Il est plutôt question  
d'accueillir profondément la foi en Jésus  
Christ, un Maître et Seigneur qui se

tourne vers les plus démunis,  
accepter d'être de ceux-la pour se re-  
lever avec le Christ ressuscité.

" Jésus s'approcha d'elle, la prit par  
la main, et il la fit lever." Devant  
la belle-mère de Pierre, Jésus se tait.  
Il n'y a ni mot, ni discours, ni paroles.  
Juste un geste accompagnant un regard.  
Un geste simple. Un regard vrai, tant  
en tendresse. Rien d'autre.

Il n'y a rien à dire puisque toute  
expérience de souffrance est de l'ordre  
du mystère de l'indicible. Et ça  
c'est difficile à vivre dans un monde  
comme le nôtre qui essaye de nous faire  
croire que nous sommes des êtres in-  
mortels en éloignant de nous le plus  
possible la réalité de notre souffrance  
et de notre mort. C'est vrai devant

la souffrance - la notre et celle des  
autres, nous sommes profondément  
démunis et impuissants. Nous aim-  
erions tant pouvoir changer le cours des  
choses mais cela ne nous a pas été  
donné. Il nous reste alors l'exemple  
du Christ. Cela ne changera pas la  
maladie, mais notre regard.  
Jésus nous ouvre le chemin...